

La folie des grandeurs

Boa Goa, conception et chorégraphie de Paula de Vasconcelos. Production de Pigeons International, à la Cinquième Salle de la Place des Arts, du 4 au 20 mars 2010

Félicité d'Olivier Choinière. Mise en scène de Sylvain Bélanger. Production du Théâtre de la Manufacture, à l'Espace GO, du 20 avril au 2 juin 2010

Gaff Aff, création de Zimmermann & de Perrot. À l'Usine C, du 27 au 30 avril 2010

Gilbert David

Numéro 233, juillet-août 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61934ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (2010). Compte rendu de [La folie des grandeurs / *Boa Goa*, conception et chorégraphie de Paula de Vasconcelos. Production de Pigeons International, à la Cinquième Salle de la Place des Arts, du 4 au 20 mars 2010 / *Félicité* d'Olivier Choinière. Mise en scène de Sylvain Bélanger. Production du Théâtre de la Manufacture, à l'Espace GO, du 20 avril au 2 juin 2010 / *Gaff Aff*, création de Zimmermann & de Perrot. À l'Usine C, du 27 au 30 avril 2010]. *Spirale*, (233), 61-62.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

La folie des grandeurs

PAR GILBERT DAVID

BOA GOA, conception et chorégraphie de Paula de Vasconcelos

Production de Pigeons International, à la Cinquième Salle de la Place des Arts, du 4 au 20 mars 2010.

FÉLICITÉ d'Olivier Choinière Mise en scène de Sylvain Bélanger

Production du Théâtre de la Manufacture, à l'Espace GO, du 20 avril au 2 juin 2010.

GAFF AFF, création de Zimmermann & de Perrot À l'Usine C, du 27 au 30 avril 2010.



Félicité, d'Olivier Choinière. Mise en scène de Sylvain Bélanger, Production du Théâtre de la Manufacture. Comédiens : Isabelle Roy, Maxime Denommée, Roger La Rue et Muriel Dutil. Photo: Marlène Célineau Payette.

La présente chronique sur trois productions scéniques se fera à travers le prisme de la vaste réflexion de Peter Sloterdijk qui a entrepris depuis une bonne dizaine d'années la critique radicale de la globalisation et qui n'a eu de cesse de porter à la conscience la généalogie de l'impérialisme occidental, notamment dans *Le palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire* (Hachette Littératures, 2006). Le philosophe allemand n'a pas manqué de souligner que « la globalisation de la Terre par les premiers marins marchands et par les premiers cosmographes était manifestement très loin de se soumettre à des intérêts théoriques; depuis son déclenchement par les Portugais, elle obéissait à un programme de découverte résolument anti-contemplatif ».

Paula de Vasconcelos, dans ses notes du programme de *Boa Goa*, annonce ainsi ses couleurs : « [...] ce n'est pas le commerce qui m'intéresse dans cette histoire [de Vasco de Gama qui met pied à terre en Inde en 1498]. Ce qui me fascine, c'est avant tout la dimension humaine des choses et ce qui incite les hommes à braver mers et mondes pour s'aventurer dans

l'inconnu. » Ce spectacle de la compagnie de danse-théâtre Pigeons International présente en effet une suite de tableaux vivants, comme autant de vagues qui viennent s'échouer sur un plateau architecturé pour évoquer différents espaces, que ce soit la haute mer alors que les danseurs assis rament en cadence pour atteindre la rive d'un pays lointain ou les lieux mystérieux des femmes indiennes derrière les fenêtres ajourées des palais remplis de trésors épicés, propres à attiser toutes les convoitises... Le dispositif, dont est aussi responsable la chorégraphie, est à la fois inventif et chaleureux par son usage intégral du bois dont les éclairages de Michel Beaulieu tirent les meilleurs effets.

La production se veut onirique, méditative et sensuelle. La bande-son est très prenante (avec un montage qui met entre autres à contribution Wim Mertens et Carlos Paredes). Des projections en fond de scène donnent à lire tantôt les titres des séquences tantôt des fragments des échanges entre les Portugais et les Indiens, tantôt encore des aphorismes du type : « On a dit que la mer est remplie de monstres. Le pire monstre de la

terre, tu le connais déjà. » Les danseurs n'ouvrent donc pas la bouche durant ce poème corporel d'une heure trente qui nous vaut des images fortes comme celle du dieu Shiva avec ses huit bras que font apparaître quatre interprètes superposés. La troupe de six danseurs multiculturels montre beaucoup d'allant et de précision. Plusieurs mouvements sont repris à intervalles réguliers, ce qui ponctue la partition de moments clés. Pourtant, on pourrait estimer que l'esthétisme bien léché de cette production fait l'impasse sur les violences des colonisateurs, portugais ici, mais qui engloberont bientôt des nations conquérantes de tout le continent européen. Les « *extases nautiques* » des envahisseurs, dont parle Sloterdijk, ne devraient pas faire oublier combien les Temps Modernes sont couverts de tout le sang versé par des milliers d'êtres humains asservis.

LE CRÉPUSCULE D'UNE IDOLE

Olivier Choinière est un dramaturge pour le moins prolifique : on lui doit à ce jour plus de vingt-cinq pièces, depuis la création du *Bain des raines* en 1998! *Félicité*,

créée en 2007 à La Licorne, est l'une de ses meilleures pièces, et sa reprise en 2010, avec la même distribution, vient confirmer un succès bien mérité. Choinière loge à l'enseigne d'un théâtre de combat qui s'attaque à la marchandisation de la culture et à l'abrutissement qui en résulte dans les sociétés dites développées. Son langage est souvent cru et ses fables chaotiques amalgament volontiers des figures savantes et des créatures les plus kitsch du monde. « *Devenus souverainistes du vulgaire*, écrit Sloterdijk, *les acteurs de la culture du divertissement s'ébattent sur leurs surfaces de bien-être et considèrent que se-laisser-aller de son plein gré constitue une motivation suffisante.* » C'est à cette complaisance généralisée que Choinière oppose une fin de non-recevoir.

Dans *Félicité*, on trouve quatre employés d'un magasin à grande surface, qui sont obnubilés par chacune des « apparitions » de leur idole, j'ai nommé « Céline ». La chanteuse idolâtrée par Préposée (Muriel Dutil), Étalagiste (Maxime Denommée), Gérant (Roger La Rue) et Oracle (Isabelle Roy) est le support de toute une série de projections fantasmagoriques qui vont céder peu à peu la place à des travestissements morbides et à des délires accablants qui recouvrent un minable règlement de comptes au sein de la petite équipe d'employés serviles. Cette structure en abyme où chaque personnage en cache un autre et où les quatre employés adoptent un jeu choral pour raconter les événements sentimentaux, insolites ou sordides qui se télescopent à qui mieux mieux, produit des réactions en chaîne absolument hilarantes et terrifiantes. La mise à nu de tout un système d'adulation pour une vedette empêtrée dans ses rites hypocrites, par l'étalage des liens familiaux les plus convenus qui dégénèrent en scènes grotesques, fait aussi écho à la misère d'Isabelle, une jeune femme violée par son paternel et qui s'accroche désespérément aux chansons de son idole. Véritable machine de guerre lancée à l'assaut des clichés médiatiques, des mesquineries domestiques et de la médiocrité galopante de la vie en société, *Félicité* est jouée avec un détachement qui permet à l'ensemble d'éviter les ornières de la caricature primaire. Le verbe s'y fait jubilatoire et il n'y a nul besoin pour les interprètes de surenchérir sur le propos de Choinière. Il faut en

savoir gré à la mise en scène tout en retenue de Sylvain Bélanger qui a su s'entourer de concepteurs rigoureux et subtils : Pierre-Étienne Locas aux décor et accessoires, Sarah Balleux aux costumes, Martin Labrecque aux éclairages et Larsen Lupin à la musique originale.

Curieusement, Choinière prend le contre-pied de l'interprétation que je viens de proposer dans le programme. Il écrit : « *Très cher public, Ce soir, tu ne vas pas assister à une pièce sur le phénomène des célébrités. Encore moins à une pièce sur une classe de gens en particulier, ayant besoin, pour survivre à l'aliénation du travail ou d'un quotidien plus ou moins horrible, de se projeter dans la vie idyllique de quelques stars, de partager leur chute comme leur apogée. Cette pièce ne parle pas d'eux. (Pourquoi toujours parler d'eux?!)* Cette pièce parle enfin de toi, de tes rêves de triomphe, de la médiocrité qui t'entoure, de la pureté de ton cœur, de tes humiliations quotidiennes, de ton sentiment d'impuissance et de cet important anonymat. De tes faiblesses, enfin, de ta nullité, de ta laideur même. Toi, assis dans l'ombre, cette pièce est faite sur mesure pour toi. Et ce soir, tu vas être vengé. » L'auteur prend ainsi ses distances par rapport à une lecture par trop anecdotique des ravages de la société du spectacle et il pointe plus concrètement ce qu'Adorno, naguère, a identifié comme les innombrables facettes de la « *vie mutilée* », en proposant l'analyse du social à partir de l'existence individuelle elle-même. Choinière souscrit de la sorte à une posture courageuse qui n'exclut pas, de façon assez perverse, de s'en prendre au passage à l'ensemble des petits et grands jeux de coulisse de la société de consommation. Le tout en une heure et quinze minutes ! On en redemanderait !

L'HOMME DE CARTON À L'ATTACHÉ-CASE

Le duo suisse Zimmermann & de Perrot a promené son spectacle sans paroles *Gaff Aff* un peu partout dans le monde depuis 2006. Le spectacle est débarqué à l'Usine C avec armes et bagages en faisant corps avec une sorte de manège forain qu'anime durant une petite heure Martin Zimmermann, un mime-chorégraphe, et Dimitri de Perrot, un musicien qui joue *live* à l'aide de disques vinyle placés sur

plusieurs tables tournantes, à la manière d'un DJ qui aurait toutefois renoncé aux cadences enfiévrées de *l'electro house* pour créer des ambiances étranges et des ruptures sonores en prise directe sur l'action ininterrompue de son comparse — à la manière d'un double hypersensible aux angoisses du protagoniste.

Un dispositif ingénieux permet la rotation sur le pourtour d'un plateau tournant d'un anneau dans les deux sens. Plusieurs jeux de scène profitent de cet agencement qui peut accueillir des objets découpés dans du simple carton brun d'emballage : silhouettes multiples de « l'homme à l'attaché-case » dont les tribulations dans le monde actuel le mettent en contact avec divers gadgets électroniques — en écho au célèbre Charlot des *Temps modernes* —, une chaise et une petite table, deux grands panneaux aux découpes amovibles où le mime peut sortir un bras, un genou ou son visage un bref instant, etc. Et le matériau choisi connote forcément la fragilité des choses et des êtres.

En un feu roulant de gags tout droit sorti du cinéma d'animation et des entrées clownesques d'autrefois, Zimmermann se montre virtuose dans ses tours et détours de saltimbanque, tout en sachant ménager quelques moments plus intimistes. La sonorisation omniprésente n'a rien d'illustratif et elle donne de l'épaisseur à l'expérience sensorielle du spectateur face à un acteur qui se démène comme tous les diables pour préserver ce que Sloterdijk (j'y reviens) appelle « *la tendance historique aux formes de vie individualistes [...]: ce sont les individus qui, en tant que vecteurs de compétences immunitaires, se séparent de leurs corps de groupe (jusqu'ici avant tout protecteurs) et veulent massivement détacher leur bonheur et leur malheur de l'être-en-forme de la commune politique* ».

L'exacerbation de l'individualisme se perçoit également dans le théâtre actuel par la montée en puissance de la figure de l'énergumène (« possédé du démon ») dans une théologie négative où l'être se voit dévoré par son monstre tout intérieur. Au Québec, à la suite de la triade Ducharme-Ronfard-Gravel, des auteurs comme Alexis Martin, Olivier Choinière, Christian Lapointe et Stéphane Crête appartiennent à cette mouvance tétralogique. On ne s'en plaindra pas. ┘